



HAL
open science

Introduction : “l’insociable sociabilité” flaubertienne

Juliette Azoulay, Florence Pellegrini

► **To cite this version:**

Juliette Azoulay, Florence Pellegrini. Introduction : “l’insociable sociabilité” flaubertienne. *Flaubert. Revue critique et génétique*, 2023, L’insociable sociabilité, 29, 10.4000/flaubert.4760 . halshs-04163864

HAL Id: halshs-04163864

<https://shs.hal.science/halshs-04163864v1>

Submitted on 3 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Flaubert

Revue critique et génétique

29 | 2023

L'insociable sociabilité

Introduction : « l'insociable sociabilité » flaubertienne

Juliette Azoulai et Florence Pellegrini



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/flaubert/4760>

DOI : 10.4000/flaubert.4760

ISSN : 1969-6191

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Ce document vous est fourni par Université de Caen Normandie



Référence électronique

Juliette Azoulai et Florence Pellegrini, « Introduction : « l'insociable sociabilité » flaubertienne », *Flaubert* [En ligne], 29 | 2023, mis en ligne le 06 juin 2023, consulté le 03 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/4760> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/flaubert.4760>

Ce document a été généré automatiquement le 30 novembre 2023.



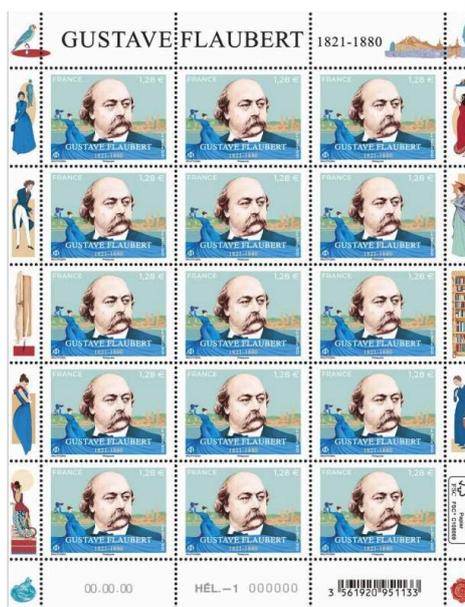
Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Introduction : « l'insociable sociabilité » flaubertienne

Juliette Azoulai et Florence Pellegrini

L'analyse socio-historique des dynamiques de
sociabilité

1 La sociabilité constitue un ensemble de pratiques permettant d'éclairer les dynamiques à l'œuvre dans tel ou tel groupe social, à une époque donnée. Sociabilité des clubs, des repas, des bals, des théâtres, des fêtes de village — autant de rituels qui sont examinés à la loupe dans les romans de Flaubert, et qui mettent en valeur des *ethos*, des *habitus* de groupe, voire des valeurs inhérentes au processus de socialisation, dans tel ou tel milieu, et qui s'imposent aux individus avec plus ou moins de violence et de contrainte (convivialité, hospitalité, camaraderie, politesse, humour, usages de la mondanité).



- 2 Afin d'analyser le rapport des jeunes filles flaubertiennes à la sociabilité, Éléonore Reverzy replace ainsi le destin d'Emma Rouault, de Louise Roque et de Félicité dans le cadre sociologique qui est le leur et montre comment chacune se trouve dans une position de différence sociale par rapport à son groupe de référence : Emma, fille d'un riche fermier, ne fait pas partie de la bourgeoisie rouennaise à laquelle appartiennent la plupart de ses camarades de couvent ; Félicité, en tant que servante de ferme protégée par ses patrons, se retrouve placée dans une position d'infériorité vis-à-vis de ses maîtres et isolée de la communauté villageoise ; Louise Roque, née hors mariage, fille d'une femme galante et ayant trouvé une mère de substitution en la personne de la maîtresse de son père, qui est aussi sa domestique, est ostracisée par la respectable bourgeoisie nogentaise. Ces trois jeunes filles flaubertiennes sont de ce fait insocialisées, peut-être insocialisables.
- 3 Abordant le maniement de l'ironie par les personnages flaubertiens, Boris Lyon-Caen rappelle que, dans le cadre mondain, l'ironie est l'apanage d'un esprit aristocratique, dans la mesure où elle permet de se différencier et de se placer dans une position de supériorité, mais il explique également que Flaubert confronte cette tentative de gratification narcissique à de nombreux ratés. Dans le même ordre d'idées, Isabelle Pitteloud souligne que l'attitude de mépris, partagée par tous les personnages de Bouvard et Pécuchet — notables, domestiques, curé ou paysans — correspond à un certain état de la démocratie, qui exalte collectivement la vanité et où chacun se sent à tour de rôle en mesure et en droit de rabaisser l'autre.
- 4 Stéphanie Champeau, dans son étude de la relation entre les Goncourt et Flaubert, observe comment les deux frères développent une analyse quasi toquevillienne de la sociabilité des écrivains au temps de la bourgeoisie triomphante. Les artistes du XIX^e siècle, selon eux, sont placés dans une position d'« ourserie forcée », car le bourgeois épris d'égalitarisme les jalouse et ne peut donc goûter leur compagnie. La sociabilité littéraire, intellectuelle et artistique du XIX^e siècle n'a donc plus rien à voir avec celle des hommes de lettres du XVIII^e siècle, « toute mondaine, en pleine société et criblée d'avances, d'invitations, de relations », car l'écrivain à cette époque était « un spectacle rare, dont la verve et l'intelligence chatouillaient les esprits délicats et blasés ». Il en

résulte chez les Goncourt une sorte de mythologie romantique de l'artiste solitaire, rejeté par le public bourgeois et communiant avec d'autres artistes, comme Flaubert, dans le sentiment mélancolique de « [ne plus se sentir] contemporain » (expression de Flaubert citée par le *Journal*). Par ailleurs, les critiques, les dénigrement, voire le mépris, exprimés par les Goncourt à l'encontre de Flaubert, visent particulièrement son aptitude ou plutôt son inaptitude à faire société, c'est-à-dire à respecter un certain nombre de codes parisiens de politesse et de savoir-vivre. Flaubert est ainsi accusé d'être grossier, autocentré, histrionique, animé d'un besoin de « violer l'attention et de la tenir à lui seul » et ils en viennent même à définir à partir de son cas ce qu'est selon eux le provincialisme : « On pourrait définir le provincial : l'homme qui n'a ni la mesure ni l'à-propos ». Par ailleurs, en vrai « Normand », aux yeux des deux Parisiens, Flaubert manifesterait en société un esprit rusé, opportuniste et arriviste, prompt à flatter ceux qui sont susceptibles de le servir.

Réflexions anthropologiques à partir du groupe social

- 5 Le groupe social constitue un vrai laboratoire où peut s'expérimenter et s'éclairer le comportement humain. L'insertion du particulier dans un collectif permet en effet d'étudier l'émergence d'un certain nombre de passions sociales, dans la lignée des réflexions rousseauistes. Dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Jean-Jacques Rousseau explique que l'état social génère une comparaison de soi aux autres en termes d'infériorité et de supériorité. Il en résulte certains sentiments spécifiques, liés à l'image de soi (la vanité ou la honte) et à l'image de l'autre (le mépris ou l'envie).
- 6 La communauté de Chavignolles constitue un exemple frappant de ce qu'Isabelle Pitteloud appelle la « roue du mépris », par laquelle la victime du mépris se défend par un « contre-mépris », au risque d'un éclatement perpétuel du corps social, car le contempteur est par définition « celui qui se tient à l'écart des autres » mais qui « prend aussi le risque d'être tenu à l'écart ». Or ce cercle vicieux, au sein de la diégèse, devient vertueux à l'échelle de l'œuvre : il permet à Flaubert de « restaurer une forme d'équilibre, puisque la superbe des uns et des autres est constamment ramenée à ses justes proportions ». Bouvard et Pécuchet, méprisés par les Chavignollais, « s'estim[e]nt davantage », deviennent snobs, et sont eux-mêmes ainsi l'objet d'une ironie méprisante de l'écrivain (« l'évidence de leur supériorité blessait »). Ce jeu de massacre, consistant à faire proliférer le mépris en tous sens, devient une ascèse, un « exercice d'hygiène spirituelle », permettant de passer du mépris relatif au mépris absolu et qui confine à une forme d'indifférence ataraxique, fondée sur une sagesse montaignienne (« nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite », écrivait l'auteur des *Essais*).
- 7 Stéphanie Champeau convoque, quant à elle, le modèle de la triangulation du désir mimétique chez René Girard pour expliquer les fluctuations de l'affection des Goncourt pour Flaubert. Si la solidarité est de mise face à un ennemi ou un rival commun (par exemple Zola, au fur et à mesure que son audience grandit), Edmond de Goncourt est par exemple particulièrement mortifié par un article d'Émile Hennequin à la louange de Flaubert, parce que c'est précisément ce qu'il aurait pu obtenir lui-même et qu'il aurait souhaité pour lui-même. Conformément aux analyses de René Girard, « plus le médiateur [objet du désir] est proche, plus la rivalité est passionnelle, violente et douloureuse ».

- 8 Bernard Gendrel, de son côté, à travers une analyse sémio-narrative, avance que le groupe, s'il peut apparaître momentanément et de façon illusoire comme un « semblant de vie », est généralement placé du côté des forces mortifères, face auxquelles lutte le cœur simple, individu sensible et sensitif.

Effets de groupe et poétique flaubertienne

- 9 Le groupe est aussi ce qui permet à l'écrivain de produire certains effets narratifs ou discursifs et plus largement d'élaborer sa poétique singulière.
- 10 Bernard Gendrel, examinant le groupe flaubertien à la lumière du parcours génératif de Greimas, constate que le groupe est un véritable configurateur de récits : tantôt la quête d'un personnage (quête d'amour notamment) prend place au sein d'un groupe, tantôt elle est menée contre le groupe, qui lui fait obstacle, quand ce n'est pas le groupe lui-même qui constitue l'acteur du drame. Et le groupe forme l'arrière-plan permettant de dégager certaines solitudes ou certains duos.
- 11 Remarquant que les personnages de jeunes filles sont privés de sociabilité, et ce par un décret volontaire de l'auteur qui, dans le cas d'Emma, semble de brouillon en brouillon avoir progressivement vidé de toute compagnie le récit de son adolescence au couvent, Éléonore Reverzy affirme que c'est un moyen pour l'écrivain de les singulariser, de les placer en position d'héroïnes, de sorte qu'elles « se détachent sur un fond de bourgeoisisme ». L'effacement de l'amitié programme un destin sous le signe de la solitude ontologique ou de l'amour seulement. Les jeunes filles asociales, inadaptées, non conformes, entretiennent du même coup un rapport privilégié à la nature (pour ce qui est de Louise et de Félicité) et font figure, dans leur ardeur à vivre, de rebelles romantiques.
- 12 L'ironie que Flaubert met en scène dans son œuvre (par le biais de personnages qui l'exercent aux dépens d'autres) ou qu'il pratique dans son écriture implique la mise en place de communautés à géométrie variable, comme l'indique Boris Lyon-Caen. Dans ce mode de communication ambigu, il s'agit de faire entendre quelque chose à quelqu'un au-delà du sens obvie de la proposition. Par le biais d'une énonciation clivée, selon un acte de langage non-direct, il s'agit à la fois d'exclure (en stigmatisant la cible de l'ironie) et de créer un lien d'inclusion au sein d'un groupe qui comprend le message. Or l'écriture flaubertienne, qui non seulement montre l'ironie de personnages entre eux, mais aussi se moque ironiquement de leurs propos et de leurs attitudes, ne cesse d'instituer et de destituer des communautés : entre l'auteur et ses personnages, entre l'auteur et ses lecteurs. La discrétion et la réserve féminines, comme celles de Mme Arnoux (ou, de manière plus surprenante, celles de Mme Dambreuse), pourraient ainsi apparaître comme un réservoir d'ironie, à peine manifestée, dans lequel se reflèterait la posture idéale de l'écrivain lui-même. Et la généralisation de l'énonciation ironique à l'ensemble du texte, où chaque phrase semble pouvoir être interprétée comme un fait de mention, instaure entre l'écrivain et son lecteur une étrange complicité, fondée sur un « minimum critique », par laquelle des « constats infra-ironiques », « aux limites de l'invisibilité », font l'objet d'une reconnaissance instable et toujours sujette à caution.

AUTEURS

JULIETTE AZOULAI

Université Gustave Eiffel

FLORENCE PELLEGRINI

Université Bordeaux Montaigne